
Claude Ernoult

En Arles-sur-langues

Le premier fait saillant des XII^{es} Assises de la traduction littéraire en Arles était d'ordre politique. Jean-Pierre Camoin venait de céder sa place à la tête de la municipalité à Michel Vauzelle, ancien porte-parole de François Mitterrand. En tant que sénateur-maire, Jean-Pierre Camoin avait présidé à la naissance des Assises, puis du Collège, et n'avait eu de cesse de les voir se développer en Arles. Nous nous étions sans doute assurés de l'appui de Michel Vauzelle. Encore nous fallait-il le voir à l'œuvre.

Son allocution d'ouverture, très chaleureuse, nous rassura pleinement. Arles demeurait au carrefour des langues et son nouveau maire, assumant en totalité l'héritage de son prédécesseur, nous promettait de belles Assises sous son mandat. Nous étions toujours chez nous dans sa ville.

Jean Guiloineau, qui lui succéda à la tribune, rompit avec son habitude de parler de traduction. Évoquant l'historique de notre Association depuis sa naissance, tout son discours semblait un vibrant hommage aux deux mandats successifs de Jean-Pierre Camoin, au rôle essentiel qui avait été le sien pour faire d'Arles le point de rencontre obligé des traducteurs littéraires. Message semble-t-il bien reçu par Michel Vauzelle.

C'est avec Paul Fournel, à travers anecdotes et jeux de langage, que fut abordée la traduction. Président de la Société des gens de lettres, mais aussi secrétaire général provisoirement définitif de l'Ouvroir de littérature potentielle, il entraîna son assistance dans de grands moments d'hilarité. La traduction en français, avec l'aide d'un dictionnaire de langue française et de la méthode S+7 qui consiste à remplacer chaque substantif par celui qui lui succède sept rangs plus loin dans l'ordre alphabétique, fournit une traduction inattendue et joyeuse des poèmes les plus connus. Je laisse aux futurs

lecteurs des Actes des XII^{es} Assises le plaisir d'en savoir plus. Qu'il me suffise de dire que rarement les rires fusèrent autant dans la Salle d'honneur de l'Hôtel de ville d'Arles.

Aussitôt après vint l'heure de commencer les travaux. L'actualité de cette année 1995 ayant placé Jean Giono au premier rang de nos écrivains, c'est à sa traduction en langues étrangères que fut consacrée la première table ronde, animée par Paule Constant. Elle était entourée de Thomas Dobberkau (allemand), Maria Dobrodeeva (russe), Ladislav Lapsansky (slovaque), David Le Vay (anglais), Isabel Sancho Lopez (espagnol) et Jeanne Holierhoek (néerlandais).

Cette table ronde laissa une curieuse impression. Ce qui semblait être les points marquants d'une difficulté à traduire était parfois totalement gommé par la langue étrangère qui, par exemple, possédait naturellement les mêmes images que celles qui paraissaient novatrices chez Giono. Il en allait de même de certaines tournures syntaxiques. Des accumulations d'articles, voulues par Giono pour certains effets, disparaissaient évidemment dans une langue sans articles. Mais l'essentiel de la table ronde porta finalement moins sur ces points de traduction, que sur la nature et la qualité de la réception de l'œuvre de Giono dans chaque pays concerné, motifs politiques ou sensibilité littéraire jouant chacun leur rôle.

Un imposant buffet nous attendait ensuite à la Salle des fêtes. Moment privilégié des Assises, le seul où tous rassemblés sans programme, on peut se livrer aux contacts amicaux, où des retrouvailles inattendues s'effectuent entre traducteurs que la vie a parfois séparés de longue date, où l'on peut lier des liens nouveaux sans trop d'astreinte de temps.

Le lendemain, l'Espace Van Gogh nous attendait pour trois ateliers thématiques et deux ateliers de langues. Inaugurés aux précédentes Assises, les ateliers thématiques avaient changé de caractère. Un seul animateur, une seule langue. À Marie-Claire Pasquier revenait de discuter, avec de nombreux participants, de la traduction de *Moby Dick* par Giono. Chacun sembla s'accorder sur le fait que les qualités de l'écrivain se retrouvaient dans sa tâche de traducteur. Rose-Marie Vassallo-Villaneau, en charge de l'atelier consacré à la traduction de la littérature pour la jeunesse en langue anglaise, n'eut point de peine à démontrer que certains registres de langue propres aux jeunes de milieux défavorisés aux États-Unis ne se transportaient pas aisément dans notre langue. Quant à Hélène Henry, traitant des injures en langue russe, elle sut passer progressivement de celles, relativement peu agressives de Gogol ou Tchekhov, malaisément transposables en français, à celles, bien

faciles à traduire mais sur lesquelles pèse un lourd tabou en Russie, à tel point qu'elles sont interdites aux femmes.

Les ateliers de langues concernaient le swahili avec Jean-Pierre Richard et l'italien avec Françoise Brun. L'atelier de Jean-Pierre Richard, d'autant plus suivi qu'il était le seul à connaître cette langue, fut pour beaucoup une révélation. Tous furent frappés de ce que l'apposition de différents affixes ou suffixes à un même radical permettait de faire dériver de lui des situations si nombreuses, que certaines, assez peu familières dans notre langue, demandaient d'horribles périphrases pour être à peu près cernées. Quant à Françoise Brun, pour ne pas être de reste en difficultés avec ses collègues, elle proposait un texte de Vincenzo Consolo, *Pasta con le sarde*, où dès les premières lignes il apparaissait qu'en matière culinaire des mots que l'on croyait simples n'avaient pas une même extension en italien et en français.

Vint l'après-midi de cette deuxième journée, traditionnellement fort riche en manifestations et exposés divers. Ô Arles, vous êtes belle, mais quand les participants aux Assises auront-ils le temps de vous explorer ? Qu'importe, la passionnante conférence de Jacques Lacarrière sur Armand Robin, le poète aux quarante langues, dont dix-sept au moins lui étaient vraiment familières, nous fit oublier les Alyscamps et les Cryptoportiques. Armand Robin, qui s'oubliait jusqu'à titrer l'un de ses ouvrages *Ma vie sans moi*, s'insérait jusqu'au plus profond de l'âme d'un Pasternak ou d'un Essenine, pour ne citer que deux parmi les dizaines de poètes qu'il a traduits. À travers quelques lectures et une excellente information, Jacques Lacarrière sut faire revivre cet homme au destin si étrange et à l'œuvre géniale de traducteur de poésie.

Vint ensuite, très attendue elle aussi, une table ronde qui, sous la médiation précise et efficace de Marc de Launay, réunissait quatre spécialistes de la traduction de la Bible. Jean-Marie Babut travaille à ce que le Livre sacré nous soit accessible en français courant. Marguerite Harl se consacre à ce qu'enfin soit présentée en français la Bible en langue grecque dite des Septante, puisque la légende veut que soixante-dix traducteurs de l'hébreu en grec ancien aient, chacun de leur côté et sans se rencontrer, produit exactement le même texte, attestant ainsi sa sacralité. Henri Meschonnic pourchasse, quant à lui, les erreurs de traduction apparues déjà dans les plus anciennes traductions de la Bible hébraïque. Marc Philonenko étudie, de son côté, ce qu'on appelle les Écrits intertestamentaires qui sont soit des textes non retenus par le canon, soit de fabuleuses découvertes récentes, à ce jour non encore publiées intégralement. Le débat, passionné et passionnant, était

à la fois un remarquable moment sur la traduction comparée, appliquée ici aux textes fondateurs de notre civilisation, mais aussi la prise de conscience de l'extrême fragilité de textes désormais aux cent facettes, où disparaît quelque peu la sacralité rendue légendaire par l'histoire des Septante.

Tandis que se prolongeait cette table ronde dont le sujet aurait pu occuper toutes les Assises, une foule compacte s'était massée devant la façade de l'église du Méjan. Le moment était venu, pour les Arlésiens, les Arlésiennes et les habitants de villes voisines, de venir féliciter les lauréats du prix Atlas Junior et admirer la mise en espace de *Paysages*, textes en plusieurs voix et plusieurs langues, celles dans lesquelles s'était déroulé le concours. Teresa Thiériot et Gabrielle Merchez avaient su obtenir une participation record des jeunes concurrents. Assistée de Laure Ballester, Teresa Thiériot, elle encore, avait mis en scène le spectacle en y associant de remarquables artistes de la région. La salle vibrat. Nombreux étaient les spectateurs debout, alors que l'église du Méjan peut accueillir une foule assise. Cela préludait à la remise traditionnelle des prix de traduction. Outre les prix Atlas Junior, étaient décernés les prix Halpérine-Kaminsky, consécration et découverte, de la Société des gens de lettres et le prix Nelly-Sachs de traduction poétique. C'est à Claire Cayron, pour l'ensemble de son œuvre de traductrice, que Paul Fournel remit le prix « consécration », tandis que Françoise Cartano, remettait à Hugues Leroy le prix « découverte » pour ses traductions de l'écrivain américain Chet Raymo. Quant au prix Nelly-Sachs, il fut décerné, en présence de sa donatrice, Julia Tardy-Marcus, par Anne Wade-Minkowski et Jean-Yves Masson, à Philippe Giraudon pour sa traduction d'un recueil de poèmes de l'Italienne Lalla Romano.

Un vin d'honneur fut alors offert par la municipalité d'Arles en l'honneur des lauréats. Rendez-vous était pris dans la soirée pour assister à la projection du film d'Henry Colomer, *Claire Cayron traduit Miguel Torga*. On ne sait par quels tours de force le réalisateur du film parvient à rendre visible une tâche aussi obscure et intimiste que la traduction, mais, on ne peut le nier, Henry Colomer a su mettre en images, sans concession à la facilité du langage, un métier de l'ombre. Lors du débat, l'assistance s'interrogea sur le droit au néologisme pour le traducteur, Claire Cayron ayant introduit celui de « convivence ». Ce problème, un peu réducteur au regard de la qualité du film et des traductions de Claire Cayron, semblait tourmenter quelques-uns, puisqu'il en fut encore débattu dans la rue, avant que chacun n'aille prendre un repos bien nécessaire après cette longue journée d'Assises.

Le dimanche matin était consacré à la traditionnelle table ronde de l'ATLF orientée vers la défense et la protection du traducteur. Intitulée « Traduis-moi un mouton », elle concernait la traduction de la littérature pour la jeunesse. On put déduire des débats conduits par Jean-Pierre Richard entouré d'Odile Belkeddar, Isabelle Jan, François Mathieu et Rose-Marie Vassallo-Villaneau, que les éditeurs multiplient les collections pour la jeunesse et que la qualité littéraire des textes proposés y est de plus en plus sensible. Quant aux rémunérations des traducteurs, elles sont encore trop souvent inférieures à la moyenne pratiquée pour les ouvrages de littérature générale.

Dernière étape du marathon arlésien, cinq ateliers de langues. Henri Meschonnic donnait à lire près d'une vingtaine de traductions des premiers versets du Psaume XXII. Son étude de la Bible montrait, entre autres, qu'une erreur d'accentuation dans la lecture du mot « *lama* » dans la célèbre profération du Christ en croix, « *Eli, Eli, lama sabactani* », reprise de ce psaume avait fait entendre « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » au lieu de « Mon Dieu, mon Dieu, à quoi m'as-tu abandonné ? », formulation sans doute plus obscure mais aussi beaucoup plus tragique.

Dans une salle voisine, Françoise Cartano avait réuni bon nombre d'amateurs de la langue anglaise curieux de l'Australie, Rodney Hall, auteur de *Captivity Captive*, étant originaire de ce continent. Dans les yeux d'un criminel se délivrant du poids de son acte par un aveu sur son lit de mort, on pouvait voir des corbeaux battant des ailes, tandis que brillait par instants renouvelés leur bec. La force de cette image, à elle seule, retint longuement l'attention des participants de l'atelier.

À l'étage inférieur, Pierre Deshusses réunissait une poignée de germanistes pour étudier *Schwarze Kutschen* d'Hermann Lenz avec des participants très avertis pour de riches discussions. Non loin de là, Claude Bleton était entouré d'hispanisants ou non pour lire et traduire avec eux *La lozana andaluza* de Francisco Delicado. Quant à Philippe Giraudon, prix Nelly-Sachs, il avait à ses côtés italianisants et amoureux de la poésie pour déchiffrer *Lo stegno* de Lalla Romano, un poème en prose qui occupa tout le temps disponible.

L'horloge avait tourné. Chacun de retourner en hâte à son hôtel pour y prendre ses bagages. La pluie tombait sur Arles. Elle baptisait les premières Assises du mandat de Michel Vauzelle à la mairie de la ville. Et ce baptême dura jusqu'à l'arrivée du TGV à Paris, gare de Lyon.